

**ANDREÏ  
KOURKOV**

Laitier de nuit



« Burlesque à souhait,  
politique sans en  
avoir l'air »

*Lire*



Avez-vous déjà entendu parler de « l'antifrousse » ? Ce breuvage made in Ukraine qui permet de vaincre sa timidité, de triompher de ses ennemis, de surmonter toutes les épreuves. Un remède pour lequel on tuerait père et mère, n'est-ce pas ? Mais là, c'est son inventeur, un estimable pharmacien de Kiev, qui est assassiné. Ensuite ? Ensuite tout se complique. Dans cette fable échevelée, les chats ressuscitent, un somnambule se fait suivre la nuit, un député ambitieux exige un lait très spécial, une organisation secrète manipule les braves gens... Trafics et tentatives de corruption s'enchaînent aussi vite que les énigmes (et que les rasades de gnôle à l'ortie !) pour tisser peu à peu la trame d'un roman savoureux.

**ANDREÏ KOURKOV**, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier.

« Une imagination fertile et un sens de l'humour inoxydable. » *La Croix*

« Une fable à la folie douce trempée dans une plume assassine. » *Le Point*

« Un ton léger, fantasque... Un sacré roman ! » *France Inter*

« On en redemande ! » *L'Express*

Andrei Kourkov

# Laitier de nuit

*Traduit du russe (Ukraine)  
par Paul Lequesne*

LIANA LEVI  *piccolo*



*À Kiev, ma ville bien aimée, et ses habitants*



Dans le ciel d'hiver, la voie lactée se morfondait, privée de l'attention des hommes. Il régnait en cette nuit un silence surprenant, pas un chien n'aboyait, comme si le ciel chargé d'étoiles qui pesait sur la terre les eût tous écrasés de sommeil. Seule Irina ne parvenait pas à dormir, tourmentée par la douleur qui lui tenaillait la poitrine, mais elle ne voulait déranger personne, et n'osait quitter son lit de peur que le grincement ne réveillât Iassia. Elle se leva, comme à l'accoutumée, pile à cinq heures du matin. Fit chauffer de l'eau dans la bouilloire, puis délaya du lait maternisé en poudre « Mon Bébé » dans un bocal d'un litre qu'elle laissa sur le dessus brûlant de l'antique chaudière, installée dans un réduit. Du plafond émanait une douce odeur de linge d'enfant, couches et layettes, qu'elle avait étendu la veille au soir et qui déjà était sec.

Avant de quitter la maison, Irina alla embrasser sa fillette de trois mois qui dormait comme une bienheureuse dans un coin de la chambre, petite certes, mais douillette, juste sous l'icône de saint Nicolas. Puis elle entra chez sa mère, et lui murmura : « J'y vais ! », à quoi celle-ci répondit par un hochement de tête avant de tendre la main vers la table de nuit où était posée une lampe.

Au sortir de la cour de devant, Irina se retourna pour contempler la demeure familiale : un pavillon

bien entretenu, tout en brique, sans étage, que son père récemment décédé d'une maladie des reins avait bâti de ses propres mains. Une vague lumière s'alluma à l'une des quatre fenêtres de la façade. La mère d'Irina, gémissant et marmonnant, cherchait sous le lit métallique ses vieilles pantoufles éculées. Le treillis du sommier grinçait, mais Irina n'entendait ni ne voyait plus rien de tout cela.

Au début, ils s'étaient chauffés au bois, et quand elle était petite, elle adorait observer la fumée blanche s'échappant dans le ciel. Mais quand ils avaient installé la chaudière, son père avait démonté le poêle. Depuis, la maison était plus vaste, mais la cheminée sur le toit était devenue muette. Ainsi, à présent, par cette sombre matinée d'hiver, le léger nuage montant vers le ciel manquait terriblement au tableau.

La neige crissait sous le pied. Irina se hâta de gagner la route pour ne pas rater la première navette en direction de Kiev, dans laquelle tout le monde se connaissait, et dont tout le monde connaissait le chauffeur, Vassia, et savait notamment que sa femme l'avait quitté. Partie pour un voisin, soudeur de son état, qui était baptiste et par conséquent ne buvait pas.

Les phares du véhicule – deux disques d'un jaune chaleureux –, apparurent sur la route au moment même où Irina venait de faire halte. Le minibus freina, sans qu'elle eût même besoin de lever la main.

Il faisait bon à l'intérieur, chacun était silencieux. Piotr Sergueïevitch, qui travaillait comme vigile sur un chantier de Kiev, dormait carrément, la tête penchée sur l'épaule. Les autres passagers somnolaient plus ou moins. Irina adressa un signe de tête à ceux qui levaient sur elle un regard encore plein de sommeil, et opta

pour un siège près de la portière. Sa poitrine était toujours douloureuse, mais elle s'efforçait de n'y prêter aucune attention.

Dans une heure, la navette les débarquerait à côté de la station de métro Jitomirskaja, et elle n'aurait plus qu'à prendre la première rame en partance pour achever son trajet jusqu'au lieu où elle était attendue et rémunérée.

## 2

### *Kiev. Par une nuit d'hiver.*

Il est des histoires qui commencent un beau jour et jamais ne s'achèvent. Elles en sont tout bonnement incapables. Parce que leur commencement engendre des dizaines d'autres histoires indépendantes qui ont chacune leur prolongement. C'est comme le choc d'un gravier contre le pare-brise d'une voiture : au point d'impact se dessine une multitude de lézardes, et à chaque ornière rencontrée sur la route, l'une ou l'autre progresse et s'allonge. Ainsi la présente histoire avait-elle commencé une nuit d'hiver pour se poursuivre jusqu'à ce jour. Mais nous n'en connaissons pour le moment que le début. Le temps que vous la lisiez jusqu'à la fin, son dénouement n'en sera plus que le milieu. Il est impossible de suivre les histoires, une vie n'y suffirait pas. Mais au moins sait-on une chose : par quoi tout a commencé. Là, ça se passait à Kiev, une nuit, au coin de la rue Streletskaïa et du boulevard de Iaroslav, juste à deux pas de l'hôtel Radisson, à cet angle même de rue où, aujourd'hui encore, un inconnu abandonne chaque soir son Hummer rose. À dire vrai,

tout commença même dans l'étroit passage subsistant entre ledit Hummer, garé en partie sur le trottoir, et le mur du café Au Bon Rillon ouvert depuis assez peu de temps, un an peut-être, tout au plus.

La nuit était fort avancée, et sur le boulevard de Iaroslav, Edouard Ivanovitch Zarvazine, pharmacien et mycologue distingué, s'en revenait des Portes d'Or, dans un état bien singulier. Il était vêtu comme en automne, d'un long imperméable et d'un chapeau, tandis qu'à ses pieds des bottines vernies à bout pointu luisaient à la lumière des réverbères. Oui ! On n'était plus en automne, pourtant, mais bien en hiver, au beau milieu de janvier. Et dans la même lueur de ces mêmes réverbères, tout scintillait, mais surtout la neige et la glace. Edouard Ivanovitch marchait sans se presser, comme s'il n'avait aucun but particulier, sinon se promener par une calme nuit d'hiver toute kievienne, dans les rues désertes de ce qu'on nomme le « centre paisible ».

Au même moment, dans la rue Streletskaïa, une jeune femme d'une trentaine d'années se hâtait vers l'angle du boulevard, d'un pas nerveux. Elle portait quant à elle une longue mais légère pelisse de renard que lui avait offerte deux ans plus tôt, au moment des soldes d'été, un amant oublié depuis. Sous la douce lumière de la lune, sa chevelure dorée brillait d'un éclat délicat, à peine perceptible. Son nez fin et régulier était un peu rougi par le premier gel, à moins que ce ne fût par un début de rhume. Nous préférons cependant nous en tenir à la première cause. Les jolies femmes n'ont jamais de rhume.

Elle s'arrêta un instant devant l'ambassade de Norvège, pour déchiffrer l'écriteau indiquant les

heures de dépôt des papiers nécessaires à l'obtention d'un visa. Pourtant elle n'avait nul besoin d'un visa norvégien. Elle était simplement de ces personnes rêveuses qui aiment à lire les noms des rues, des magasins, des cafés et des restaurants, mais qui s'attardent davantage encore devant les affichettes manuscrites du type « Recherche chat perdu ».

Comme elle reprenait son chemin, un homme d'une quarantaine d'années, à l'allure jeune et au physique robuste, portant anorak bleu, jean et baskets marron, traversa la rue Streletskaïa à hauteur de l'hôtel Radisson. Son regard fixait la rue avec l'indifférence d'une caméra web. Même l'homme qui marchait à sa rencontre, en chapeau et imperméable, ne semblait éveiller aucun intérêt chez lui. Quand la femme aux cheveux d'or déboucha de derrière le Hummer garé au coin, l'homme au chapeau s'immobilisa. Dans sa main brillait un couteau.

La femme, alertée par l'éclat de la lame, s'arrêta à deux pas de lui et étouffa un cri. L'inconnu à l'anorak bondit en avant : un instant encore, lui semblait-il, et il ne pourrait pas sauver la dame au manteau de fourrure, visiblement morte d'effroi. Paralysée, le dos plaqué au mur, celle-ci n'eut même pas le temps de comprendre ce qui s'était passé : déjà l'homme à l'anorak l'empoignait par la main et l'entraînait derrière lui. Tournant la tête, elle aperçut seulement un corps étendu, inerte, sur le trottoir enneigé entre l'énorme véhicule et la paroi du bistro, et à côté de lui le couteau, qui à présent ne brillait plus. L'autre homme cependant dévalait la chaussée, en direction de la rue Ivan Franko. Il courait, tirant la femme derrière lui. Il serrait solidement sa main dans la sienne, regardant sans cesse en arrière

et la pressant du regard, tandis que ses lèvres muettes formaient le mot: «Allez!» Les hauts talons de ses bottes italiennes la gênaient pour courir. Son manteau déboutonné flottait au vent tel le drapeau de quelque mystérieux pays de l'hiver, tandis que ses yeux reflétaient, comme figé, gelé, un immense étonnement.

### 3

#### *Aéroport de Borispol. Un matin.*

Il se rencontre des gens qui semblent toujours de bonne humeur. Prenons par exemple le maître-chien Dmitri Kovalenko, employé des douanes: il inspectait avec son berger Chamil les rangées de bagages enregistrés, tout en fredonnant une chanson parfaitement inadaptée à cet instant de la journée, la chanson des deux écolières de la télévision: «Tu ne nous rattraperas pas!» Chamil reniflait les valises et les sacs depuis quatre heures du matin. Au début ses yeux brûlaient de zèle et d'excitation, mais après trois heures de travail, l'excitation était retombée. Chamil attendait tout bonnement la fin de sa journée de quadrupède. Ce matin-là, comme par un fait exprès, les passagers aériens se révélaient étonnamment respectueux de la loi. Aucune trace d'odeur de drogue dans leurs bagages. Or le chien avait grande envie de faire plaisir à son maître qui, à voir son regard, ne semblait pas connaître le sens du mot «excitation». Comme il aurait aimé le voir cesser de bâiller!

Mais le maître, en cette matinée, bâillait bien franchement, et ce n'était pas d'ennui. Il n'avait pas eu son content de sommeil la nuit passée. Il était parti au

travail alors qu'il se levait seulement de table, après des heures à banqueter. Sa sœur cadette Nadka venait d'avoir vingt-cinq ans, et ils avaient fêté sans retenue l'événement jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Une vingtaine de personnes étaient là, tous parents ou bons amis. Ils avaient bu, mangé, joué au karaoké. C'était d'ailleurs à cause du karaoké qu'il ne parvenait plus à se débarrasser de cette fichue rengaine – « Tu ne nous rattraperas pas ! ». « Mais à quoi servez-vous, nom d'un chien ? ! » se demandait Dima, furieux contre les deux gamines, sans parvenir pour autant à chasser leur ritournelle de sa tête.

Chamil, quant à lui, la truffe humide, continuait de humer les odeurs qui se dégageaient des sacs et des valises, quand soudain une fragrance tout à fait neuve et insolite attira son attention.

Ce curieux parfum émanait d'une petite valise de plastique noir à roulettes. Celle-ci était flambant neuve, et ce détail participait également de l'odeur, cependant il y avait autre chose encore, qui inspirait comme un étrange et pesant sentiment de joie mauvaise. Et Chamil au lieu de se mettre à aboyer avec ardeur, comme d'habitude en pareil cas, se retourna, l'œil perplexe, vers son maître, lequel avait fait halte, lui aussi, mais pour regarder à l'autre bout de la salle des bagages, là où devant le portail ouvert, près du chariot électrique croulant déjà sous les malles, se tenaient les deux bagagistes, Boria et Génia, vêtus de combinaisons vertes. Immobiles, ils bavardaient tranquillement.

Boria, qui arborait de somptueuses moustaches lui descendant jusqu'au bas du menton, lança un coup d'œil en direction du chien et de son maître, figé sur

place. Et il se tut pour mieux observer. Son collègue, Génia, lui aussi tourna la tête.

– Il a repéré quelque chose, on dirait! s'exclama Génia.

– Merde! soupira Boris en hochant tristement la tête. Une mallette comme ça, et on pourrait se tourner les pouces jusqu'à la fin de nos jours!

Ils jetèrent chacun leur mégot par terre, et l'écrasèrent sous leurs grosses bottines noires, conformément aux règles de sécurité anti-incendie. Puis ils s'approchèrent de Dima.

– Alors quoi? demanda Boria, le moustachu, au maître-chien. Tu vas encore refiler la prise à tes connards de chefs, pour qu'ils puissent changer leur BMW contre une Lexus?

Les deux hommes fixaient Dima d'un lourd regard interrogateur. Tous deux étaient solides, bien bâtis, et accusaient la cinquantaine.

– Et qu'est-ce que je peux faire d'autre? répondit Dima avec un haussement d'épaules.

– Le clebs va pas cafter, dit Boria avec bon sens, et nous, nous pouvons l'aider à quitter la zone de sécurité, ajouta-t-il en désignant la valise d'un signe de tête.

– Et avec ça, nous éviterons la taule à son proprio, renchérit son compagnon. C'est aussi une bonne action!

Dima se sentit inquiet. Après cette nuit blanche, son corps lui pesait. Et par-dessus le marché, il avait à présent du vague à l'âme. Sans compter la chansonnette des filles de la télé, qui continuait à lui titiller la langue.

– Eh bien? insista le moustachu, espérant une réponse claire.

Dima, soudain décidé à se débarrasser de tous ses problèmes d'un coup, eut un geste résolu de la main pour marquer qu'il laissait tomber l'affaire.

Boria hocha la tête, tira une craie de la poche de sa combinaison et dessina une marque sur la valise.

Chamil sentit que quelque chose clochait et leva la tête vers son maître.

– Pourquoi tu me regardes comme ça? Allez, on dégage! ordonna Dima d'un ton agacé. Ton job, c'est de renifler, pas de me zyeuter!

Mais Chamil ne comprenait pas pourquoi son patron n'extrait pas la valise de la rangée. D'habitude, en pareil cas, il tirait son talkie-walkie de sa poche, prononçait quelques mots dans le micro, qui n'entraient pas dans la catégorie des ordres donnés aux chiens et que Chamil, par conséquent, n'entendait pas. Mais ce qu'il disait devait aussi être une sorte de commandement, car quelques minutes plus tard, plusieurs individus accouraient, dont l'un, au moyen d'un scanner, lisait le code-barres immatriculant le bagage tandis que les autres soulevaient prestement la valise et l'emportaient.

– Eh bien quoi, t'as pas pigé?! s'écria Dima à l'adresse de Chamil. Au boulot!

Et Chamil, cette fois-ci, comprit qu'il devait aller remuer son nez plus loin. Il renifla une paire de sacoches, une valise marron, une caisse enveloppée d'un film de polyéthylène. Il y décela une odeur de mauvais saucisson sec, de tabac et de lard. La faim le prit soudain, et un filet de bave lui déborda les babines pour pendre jusqu'au sol. Il s'arrêta, et tourna le regard vers son maître.

– Tu as encore trouvé quelque chose? s'exclama Dima, effrayé, et lui aussi tourna la tête, pour regarder

les deux manutentionnaires qui rejoignaient le chariot électrique garé près du portail ouvert. Ah! quel emmerdeur!

– Couché! ordonna-t-il à son chien.

Il sortit une cigarette et s'en fut cloper dehors.

#### 4

*Région de Kiev. District de Makarov. Village de Lipovka.*

La tempête avait soufflé toute la nuit, pour ne s'apaiser que vers cinq heures du matin, laissant un manteau de neige fraîche par-dessus celui de la veille.

Sortie en courant, Irina se hâta de gagner la route, nouant en chemin son fichu gris en angora.

Elle s'arrêta sur le bas-côté, scrutant les ténèbres. Elle s'attendait à voir surgir de l'ombre, tels deux jaunes d'œufs brillants, les phares du minibus.

Elle resta cinq bonnes minutes, les yeux rivés à la route. Le froid lui picotait les joues et le nez de ses aiguilles.

Irina sentait l'anxiété monter. Elle ne pouvait se permettre d'arriver en retard. La directrice était sévère. Elle lui dirait: « Inutile de revenir! » Et que deviendrait-elle alors? Où trouverait-elle de l'argent?

Enfin, la lueur orange de deux phares de voiture vint la distraire de ses appréhensions. Elle fit un pas en avant, et s'aventura sur la route, fouillant la nuit du regard. Les phares n'étaient pas comme d'habitude, elle ne les reconnaissait pas.

« Un autre minibus? » se demanda-t-elle, et à tout hasard, elle leva la main. Une Mazda rouge freina devant elle. Le conducteur, un homme d'une

quarantaine d'années vêtu d'une veste de cuir au col relevé, se pencha par-dessus le siège passager et ouvrit la portière.

– Où allez-vous ainsi si tôt? demanda-t-il, l'air surpris.

– Vous vous rendez à Kiev?

– Montez!

Il faisait bon dans la voiture. Irina ôta son fichu.

– Il ne vous va pas, dit l'homme en secouant la tête. Vous êtes beaucoup plus belle sans!

– La beauté distrait, rétorqua Irina.

L'homme jeta un regard étonné à sa passagère.

– Qui donc?

– Vous par exemple, de la route! Or c'est dangereux... Et moi de...

Le conducteur éclata de rire.

– Quoi! Vous aussi votre beauté vous distrait?

– Mais qu'est-ce que avez à vous moquer de moi! s'indigna-t-elle. Vous imaginez peut-être que parce que je sors d'un village, on peut me débiter n'importe quoi?

– Moi aussi je sors d'un village, répondit le conducteur en haussant les épaules. À moi aussi vous pouvez débiter n'importe quoi!

– Moi, j'ai une fillette de trois mois, jeta Irina, offensée. Je ne suis pas une...

– C'est bon, excusez-moi.

Et l'homme ravala son sourire.

Pleine d'une colère absurde dont elle-même ne comprenait pas l'origine, Irina aperçut soudain, telle une planche de salut, telle la lueur d'une lanterne s'allumant dans la nuit, son minibus garé sur le bas-côté. Plusieurs passagers, qu'elle connaissait de longue

date, se pressaient autour du chauffeur, lequel, à quatre pattes, semblait examiner la roue avant du véhicule.

– Oh! mon bus! s'exclama Irina. Laissez-moi descendre.

– Mais il est en panne! Et vous devez aller à Kiev! Vous allez vous geler sur le bas-côté, à attendre que votre engin soit réparé!

– Arrêtez-vous! C'est la navette que je prends tous les matins! s'obstina Irina.

L'homme haussa les épaules et freina.

Irina, oubliant même de le remercier, courut jusqu'à Vassia, le chauffeur.

– Pourquoi vous ne m'avez pas attendue?! lui demanda-t-elle, fâchée.

– L'horaire a été avancé de cinq minutes. Je démarre plus tôt à présent...

– Et si je ne vous avais pas rattrapés?!

– Écoutez, gronda Vassia d'un air excédé, on me dit de prendre mon boulot cinq minutes plus tôt, je fais ce qu'on me dit! Tenez (il désigna les autres passagers) eux, ils sont tous là! Parce que le matin, ils ne traînaient pas, eux, ils sont au bord de la route un quart d'heure en avance. Vous, vous préférez paresser au lit, alors vous ratez le bus! Maintenant, fichez-moi la paix!

Irina le regardait sans pouvoir croire à pareille indifférence. Elle ne parvenait pas à concevoir que cet homme, dont elle connaissait malgré elle tant de détails de la vie intime, pût se comporter ainsi avec elle, qui voyageait en sa compagnie tous les jours.

Le chauffeur, cependant, poussa un soupir et se redressa.

« Allez, en voiture ! » dit-il. Et tout le monde remonta à sa place en silence, Irina, comme les autres, retrouvant son siège habituel, près de la portière. Le minibus s'ébranla. La journée commençait à son rythme ordinaire, au milieu de visages, comme de coutume, embrumés de sommeil.

Quand Irina descendit à la station Arsenal, le métro était à moitié vide. Elle arrangea son fichu et regarda autour d'elle: elle était absolument seule sur l'interminable quai. Elle prit l'escalator, monta un étage, puis deux. Toujours pas un chat. Et personne non plus qui descendît en sens inverse. Elle trouva le fait bizarre, bien qu'il en fût ainsi chaque jour: la station était morte, et voilà tout. Les gens, pour une raison mystérieuse, se pointaient là plus tard, elle était la seule à être aussi matinale.

Sa poitrine était toujours douloureuse, comme un poids écrasant. L'escalator montait avec lenteur. Lui n'avait aucune raison de se presser.

Irina se rappela l'automobiliste qui l'avait prise en stop. Elle commença par soupirer, jugeant s'être comportée comme une idiote, puis elle sourit. Quel drôle de type tout de même ! Mais pour ce qui était du fichu, il avait raison ! Il faudrait le reteindre.

## 5

*Kiev. Rue Reïtarskaïa. Appartement n° 10.*

– Où étais-tu passé ? Où étais-tu ? La voix de sa femme résonnait dans son crâne tel un marteau-piqueur.

Semion ouvrit les yeux. Sa tête bourdonnait. Il avait mal aux jambes, comme après une longue marche avec des chaussures inconfortables.

– Eh bien quoi, tu ne m’entends pas?

Le timbre de sa voix trahissait les larmes qui lui montaient aux yeux. Semion se redressa et considéra sa femme, debout devant lui, en peignoir.

– Mais je n’étais nulle part, répondit-il d’un ton las. Pourquoi m’embêtes-tu?

– Moi, je t’embête?! s’exclama-t-elle, indignée. Tu t’en vas je ne sais où à une heure du matin, tu reviens trois heures plus tard et tu t’endors là, tout habillé dans le fauteuil! Et tu n’étais nulle part?! Et qu’est-ce que tu as là, sur la manche?

Semion baissa la tête et examina sa chemise de jean. La manchette droite s’ornait effectivement d’une tache, comme une trace de boue. Son anorak bleu traînait à ses pieds, un anorak acheté en prévision d’un voyage en Alaska qui n’avait jamais eu lieu. Un groupe de riches amateurs de voyages de sa connaissance lui avait promis de l’embaucher là-bas en qualité de masseur, autrement dit d’homme de confiance doué d’une solide constitution physique et d’une bonne expérience de garde du corps. «Dégote-toi un équipement pour des températures de moins cinquante!» lui avait-on dit alors. Il avait trouvé ce qui convenait, mais l’expédition avait été reportée *sine die*. L’anorak, en revanche, lui était resté. Et à présent traînait là, par terre, sans qu’on sût pourquoi...

Semion jeta un coup d’œil autour de lui. Puis ôta ses baskets.

– Alors, tu vas me répondre? insista la voix au-dessus de sa tête.

– Que veux-tu que je te réponde?!

Il leva les yeux vers sa femme, et celle-ci recula d’un pas devant le regard un peu trouble de son mari, un regard qui ne présageait rien de bon.

– Excuse-moi ! J’ai dû picoler avec quelqu’un cette nuit...

– Avec qui ? En pleine nuit ? Alors que même dans la journée tu ne bois pas ?

Semion haussa les épaules, et sur-le-champ ressentit un élanement dans la clavicule gauche. Il frotta l’endroit douloureux. Puis de nouveau regarda sa femme. Elle pleurait. En silence, Dieu merci.

Essuyant ses larmes, Veronika sortit dans le couloir et s’arrêta devant la lourde porte métallique. Elle l’ouvrit d’un geste décidé avant de la claquer violemment derrière elle. Le bruit retentit dans tout l’escalier.

Quand le silence revint, on entendit des pas résonner en contrebas. Veronika arrangea son peignoir et jeta un coup d’œil par-dessus la rambarde. C’était son voisin, Igor, qui remontait chez lui.

– Que se passe-t-il ? Votre porte s’est refermée toute seule ?

– Un courant d’air. Semion va m’ouvrir ! répondit-elle en pressant le bouton de sonnette.

Le voisin, comme pour compliquer les choses, se campa à côté d’elle et attendit lui aussi, visiblement disposé à prêter main-forte. Quand Veronika sonna pour la seconde fois, Igor frappa à la porte du dos de la main. Le vacarme, à nouveau, emplit toute la cage d’escalier.

– Vous pouvez y aller ! le rassura Veronika. Il doit être aux toilettes...

Igor marcha jusqu’à sa propre porte, située juste en face, mais avant d’entrer se retourna encore une fois.

– On a tué le pharmacien cette nuit, là, au coin de la rue, dit-il. Un brave homme, pourtant. Et un sacré expert en champignons ! Les gens qu’il connaissait, il

les soignait avec des remèdes de son invention, mieux que n'importe quel Kachpirovski<sup>1</sup> !

Derrière Veronika, la clef grinça dans la serrure, et elle sentit dans son dos le déplacement d'air provoqué par la porte qui s'ouvrait et se refermait.

Un instant plus tard, celle de son appartement s'entrebâillait à son tour.

– Tu t'en vas, tu reviens...

Semion considérait sa femme avec une moue perplexe.

– Laisse-moi entrer !

Veronika le bouscula pour s'engouffrer dans le couloir.

Elle fit halte devant le miroir et, les yeux pleins de tristesse, examina sa nouvelle coiffure que son mari, depuis la veille, n'avait toujours pas remarquée.

## 6

*Borispol. Rue du 9-Mai.*

Alors que Dima essayait de trouver le sommeil, il entendit sa femme, Valia, qui appelait :

– Mourik ! Mourik ! Où es-tu ?

Au même instant lui parvint le grondement déplaisant du chien du voisin, un pit-bull baptisé King. Ce chien était aussi mauvais que son maître, lequel, au lieu d'emmener promener l'animal, avait coutume de le

---

1. Anatoli Kachpirovski a connu son heure de gloire en Russie au début des années quatre-vingt-dix. Ce psychologue prétendait soigner toutes les maladies par l'hypnose, et exerçait son art en direct, devant des millions de téléspectateurs, au cours d'une émission hebdomadaire. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

flanquer dehors, tout bonnement, le laissant libre de filer sur-le-champ dans la cour de Valia et de Dima, d'y faire ses besoins, et de donner la chasse à leur matou, Mourik, si jamais celui-ci traînait dans les parages, avant de regagner son territoire.

Dima décolla la tête de l'oreiller et promena un regard fatigué dans la pièce plongée dans la pénombre par les rideaux masquant les deux fenêtres.

– Le diable les emporte tous, et ce cabot, et ce chat! murmura-t-il.

Il regarda plus attentivement le meuble de télévision, dont les portes ouvertes laissaient entrevoir trois étagères destinées à ranger des cassettes vidéo et autres objets que le couple pour l'instant ne possédait pas. C'était là, sous la télé, sur l'étagère du haut, que leur chat gris – que Valia appelait Mourik, et lui, Mourlo – aimait lézarder. Le matou, qui ne pesait guère moins de dix kilos, répondait aux deux noms et engloutissait tout ce qu'on lui mettait dans l'écuelle.

– Mourlo! Tss tss! appela Dima, ayant repéré l'animal dans sa cachette favorite.

Le chat accourut vers son maître et inclina la tête, imaginant sans doute qu'on allait le gratter derrière l'oreille.

– Valia! cria Dima. Il est ici!

La porte s'ouvrit. Valia entra, les pieds dans des mules ornées de duvet, un tablier sur sa robe de chambre de flanelle mauve.

Aussitôt se répandit une odeur de poisson frais coupé en morceaux. Le chat fonça comme un cinglé à la cuisine. La porte se referma. Dima s'apprêta à se rendormir. Mais l'odeur du poisson restait puissante, et le bruit des camions lui parvenait constamment aux

oreilles : leur maison était située juste à côté de la route par laquelle on convoyait les éléments de construction préfabriqués produits par l'usine voisine.

Peut-être devrais-je prendre un petit somnifère ? pensa Dima. Il regarda la crédence dont les portes de verre laissaient voir le flacon d'un demi-litre destiné aux visiteurs importuns. Pour les opportuns, dans le même meuble, mais sur l'étagère inférieure, étaient réservées plusieurs bouteilles de gnôle maison où macéraient de jeunes feuilles d'ortie. Dima aimait additionner sa production d'herbes aromatiques et de baies. C'était plus goûteux, et pour ainsi dire plus sain pour l'organisme.

Il se leva du divan et se servit un petit verre d'alcool qu'il vida d'un trait. À ce moment, l'odeur de poisson se révéla fort bien venue : s'il n'avait rien à grignoter, au moins avait-il le nez satisfait !

Il se recoucha et s'endormit aussitôt, comme s'il ne manquait qu'un bon verre d'alcool à son corps fatigué pour sombrer dans un sommeil réparateur.

Le chat, une fois gavé d'entrailles de poisson, voulut retourner se glisser dans la pièce où dormait son maître et où régnait une chaleur étouffante. Mais il trouva porte close. Force lui fut de rester dans la cuisine à observer sa maîtresse depuis son poste, sous le radiateur en fonte à grosses colonnes. Elle, une fois le poisson mis au four, s'était attelée à la préparation de pieds de cochon. Une énorme casserole attendait sur la plaque de la cuisinière. Il va y avoir du *kholodets*<sup>1</sup> ! comprit le chat gris.

---

1. *Kholodets* : sorte de potage glacé, à la viande et au concombre.

À ce moment, on frappa à la porte d'entrée. La maîtresse de maison abandonna son couteau pointu sur la planche à découper, et sortit de la cuisine.

– On bosse à l'aéroport, lui expliqua l'un des deux hommes qui se tenaient sur le seuil. On voudrait voir Dima...

– Mais c'est qu'il dort, il a terminé son service, répondit-elle, dans l'espoir de protéger le repos de son mari.

– On a vraiment besoin de le voir, rétorqua l'autre individu. On ne le dérangera que cinq minutes. Juste un truc à régler, et c'est tout !

Valia les abandonna sur le pas de la porte et fila dans la chambre secouer son époux.

– De la visite pour toi, des gens de ton travail, de l'aéroport... Tu y vas ? !

Dima poussa un profond soupir et laissa tomber ses jambes du divan.

– Qui est-ce ? demanda-t-il, bien qu'il sût fort bien qu'il était impossible qu'elle connût l'une ou l'autre des personnes qu'il côtoyait au boulot. D'abord, il n'avait là-bas aucun vrai copain. Ensuite, Valia elle-même n'avait jamais mis les pieds à l'aéroport de Borispol, ni dans aucun autre aéroport d'ailleurs.

Une fois sur le seuil, il posa un regard fatigué sur ses visiteurs et les reconnut aussitôt : Boris et Génia, les deux manutentionnaires du service des bagages. Ceux-là mêmes qui l'avaient convaincu de « ne pas remarquer » la valise de plastique noir qui avait éveillé l'intérêt de Chamil.

– Nous l'avons apportée !

Boris hocha la tête en direction d'une Passat Volkswagen garée de l'autre côté de la clôture.

– Vous auriez pu vous débrouiller tout seuls, soupira Dima avec lassitude.

– Non. On ne l’ouvrira pas sans toi. Tout doit être fait honnêtement. On l’ouvre ensemble, on partage ensemble et on oublie tout. Compris?

Dima acquiesça.

– Allons dans ton garage, proposa Génia.

Dima bâilla, puis retourna dans le couloir chercher la clef du local.

Une fois dans le garage, Dima fit halte dans l’espace subsistant entre le mur et sa vieille BMW.

Il alluma la baladeuse.

Les deux bagagistes déposèrent avec précaution la mallette sur le sol de béton. À la poignée se balançait encore l’étiquette réglementaire portant le code de l’aéroport de destination : Vienne.

– Tu n’aurais pas une paire de tenailles ? demanda Boris le moustachu.

– On va voir ça tout de suite !

Dima s’éloigna dans le coin où se dressait la malle-armoire en bois dans laquelle il rangeait ses outils. Il en tira un burin et un marteau.

– Dommage de la péter, soupira-t-il en s’accroupissant.

– T’en fais pas. De toute façon on risque pas de prendre l’avion avec : l’odeur partira jamais, ça ferait aboyer tous les clebs !

Dima colla la pointe du burin contre la serrure à code. Il donna dessus un coup de marteau, et la serrure se fendit en deux. Boris et Génia esquissèrent un sourire, goûtant à l’avance l’élucidation du mystère.

Dès que Dima souleva le couvercle de la mallette, une odeur douceâtre et vaguement familière lui frappa

les narines. Sur le dessus reposait un rectangle de carton qui lui-même masquait une feuille de papier d'emballage gaufré, sous laquelle étaient rangées, serrées les unes contre les autres, des boîtes toutes identiques, de la taille d'un paquet de cigarettes. L'une des boîtes était mouillée. Dima l'ouvrit. Du bout des doigts, il en tira avec précaution une ampoule de verre brisée. Il la posa à ses pieds, pour extraire aussitôt de la boîte une autre ampoule, intacte, remplie d'un liquide un peu trouble, qu'il tendit à Boris.

Celui-ci approcha l'objet de la lampe de chantier.

– Aucune inscription ! s'exclama-t-il, surpris, avant de passer l'ampoule à son compagnon.

Génia la tripota lui aussi un moment, puis haussa les épaules et la rendit à Boris.

– Qu'est-ce ça peut être ? J'en sais foutre rien ! déclara ce dernier d'un ton pensif, puis détachant son regard de l'ampoule, il demanda au propriétaire du garage : tu connais un toubib, toi ?

Dima réfléchit. Il connaissait un infirmier, et aussi un vétérinaire. Celui qui avait guéri leur chat, l'an passé, d'une crise de constipation.

– Non, je ne connais pas de vrai toubib.

D'un geste appliqué, Boris brisa l'extrémité de l'ampoule et porta celle-ci à son nez.

– On dirait de la valériane.

– On va vérifier ça tout de suite !

Dima sortit du garage et revint une minute plus tard avec le chat Mourik dans les bras. Il le posa par terre et approcha de lui une assiette contenant un morceau de lard dur comme de la pierre. D'une chiquenaude, il expédia le bout de gras dans le coin du garage le plus proche, et versa à sa place le contenu de l'ampoule.

Boris ouvrit une autre ampoule, et la quantité de liquide servie au chat s'en trouva doublée.

Mourik regarda autour de lui, se pencha sur l'assiette, lécha la flaque qui s'étalait au fond, et s'affaissa brutalement sur son arrière-train pour se figer dans cette pose étrange, bien peu naturelle pour un chat, tel un chien bien dressé auquel on aurait ordonné de rester assis. Au bout d'un instant, ses pattes avant fléchirent à leur tour. Il se coucha et ferma les yeux.

– Ce serait bien de la valériane, alors? murmura Boris, déçu.

Mais Mourik se redressa soudain, promena autour de lui un regard hébété, puis se dirigea sans hâte vers la porte du garage restée entrouverte.

– Non, ce n'est pas de la valériane, déclara Boris. La valériane, ça met les greffiers de bonne humeur!...

Il allait poursuivre quand un cri leur parvint de la rue, suivi d'un fracas métallique et d'un hurlement de chat.

Dima se précipita dehors, les deux bagagistes sur ses talons. Un vélo était étalé par terre juste devant le garage. Deux mètres plus loin, à côté de la Passat de Boris, un homme gisait, face contre terre. Il était vêtu d'un survêtement de laine, et un bonnet de ski coiffait son crâne ensanglanté. Quant au chat Mourik, traînant bizarrement ses pattes arrière, il tentait de se glisser dans le jardin par l'étroit interstice entre sol et clôture.

– Emmenons-le dans le garage! commanda Boris.

On tira le cycliste à l'intérieur du local. Puis on y porta également la bicyclette.

– Il est vivant? demanda Dima en regardant Boris, penché sur la victime.

– J'en sais foutre rien.

Boris était en train de fouiller l'homme. Dans une poche de son pantalon de sport, il découvrit un portefeuille qui, outre un peu d'argent en petites coupures, contenait une convocation au tribunal. Le moustachu étudia le document avec attention, et un sourire rusé se dessina sur son visage. Il replaça le portefeuille où il l'avait trouvé mais conserva la lettre. Il cassa une autre ampoule et en versa le contenu directement dans la bouche du blessé. Celui-ci émit une sorte de râle et ouvrit les yeux.

– Regarde ça, il respire! Allons, c'est bon, nous avons déjà son adresse. (Boris montra la convocation à Dima.) J'irai chez lui demain matin, je dirai que je l'ai trouvée dans la rue. J'apprendrai par la même occasion comment il va après l'accident d'aujourd'hui!

Ça, c'est une tête! Et pourtant, on ne dirait pas! pensa Dima, admiratif devant tant d'ingéniosité.

Peu après, Boris et Génia transportèrent le cycliste dehors et l'installèrent, assis par terre, le dos contre la palissade du voisin. Ils balancèrent son vélo à côté de lui, puis s'en furent, non sans avoir promis de repasser le lendemain soir.

Dima ferma le garage. Il se sentait inquiet et malheureux. Il s'en alla vérifier si Mourik allait bien. Le corps de l'animal gisait, inerte, dans la neige, sous la clôture.

Dima se pencha, prit Mourik dans ses bras et constata que le chat était mort. Il le reposa dans la neige, et à ce moment prit conscience de la menace qui pesait sur lui. Le fait était que sa femme adorait cette bête. Elle lui parlait, davantage et plus souvent même qu'à son mari! Qu'allait-il se passer quand elle apprendrait que Mourik n'était plus?!

Dima prit peur. Il dénicha dans le garage un vieux sac ayant contenu des pommes de terre. Il y fourra le

chat crevé et s'en fut dans la rue, d'un pas vif et nerveux, tout en réfléchissant : où planquer cette charogne de manière que personne ne la retrouve ? Un quart d'heure plus tard, il s'arrêtait devant les ruines noircies d'un vieux bâtiment détruit par un incendie deux ou trois ans plus tôt. Les gamins venaient couramment se planquer là, mais la cour envahie de mauvaises herbes et de gravats n'attirait guère les adultes. Seuls peut-être les ivrognes s'y réfugiaient parfois pour dégueuler ou bien satisfaire un petit besoin au passage. Or là, dans cette cour, il y avait un puits !

Dima jeta un coup d'œil aux alentours, et n'ayant repéré personne dans la rue, se faufila rapidement dans la cour de l'immeuble incendié. Il alla tout de suite inspecter le puits, pour découvrir qu'un monceau d'ordures y avait pris la place de l'eau. Il s'en fallait cependant encore de trois bons mètres pour que le tas atteignît la margelle.

– Eh bien, adieu, Mourlo ! prononça Dima.

Sur quoi il balança le sac.

– Tu n'as pas vu Mourik ? lui demanda Valia, à peine était-il rentré à la maison.

– Non, répondit Dima en secouant la tête sans même s'arrêter.

7

*Région de Kiev. District de Makarov. Village de Lipovka.*

*Dans la soirée.*

Dehors, on eût dit qu'il neigeait. Des sautes de vent soulevaient parfois un nuage de neige pour le projeter

à nouveau dans les airs, de sorte qu'il volait par-dessus le toit de la maison sans étage et retombait de l'autre côté, devant la fenêtre de la petite chambre où dormaient Irina et sa fille, Iaroslava, que sa grand-mère appelait tendrement Iassia, et tout aussi tendrement cherchait à persuader de boire tout son lait en poudre Mon Bébé, pour grandir le plus vite possible, articuler son premier mot, et faire ses premiers pas.

– Iassia, ma chérie! Allons, encore une goutte! insistait grand-mère Choura en approchant la tétine de la bouche de l'enfant.

Mais Iassia s'obstinait à repousser le biberon de sa menotte, ses yeux ronds comme des billes rivés au poste de télévision où passait un énième épisode de *La Pègre de Saint-Pétersbourg*.

– Eh ben? Quoi que je vas dire à ta maman? dit la femme en secouant la tête. Elle, elle est à la ville pour gagner des sous pour toi, et toi qui qu'tu fais?

Comme les héros du feuilleton télévisé en étaient à s'entretuer à coups de revolver, on sonna à la porte. Mais grand-mère Choura n'entendit pas. Ce n'est que lorsque la fusillade eut pris fin qu'elle se leva d'un bond, allongea Iassia dans son berceau et courut ouvrir.

– Oh! Te voilà rentrée! s'exclama-t-elle, tout heureuse de voir sa fille de retour.

Irina posa par terre son lourd cabas, puis ôta son fichu.

– Va donc à la cuisine manger ton souper, y a de la purée sur le réchaud! lui dit sa mère d'un ton tranquille de bonne ménagère, avant de regagner sa chambre, sans avoir remarqué les yeux embués de larmes de sa fille.

Dans la cuisine, Irina sortit les provisions de son sac. Elle rangea le saucisson et le hareng dans le frigo, les

conserves dans la petite armoire près de l'évier. Puis elle s'assit à la table, le visage dans les mains, et se mit à pleurer en silence, sans presque un sanglot. Le terrible vide qu'elle ressentait l'épouvantait. Ou bien c'était simplement la fatigue que ne pouvaient compenser ni ses nuits trop courtes, ni la purée qui l'attendait sur la cuisinière.

Chaque matin, la poitrine gonflée, elle filait à Kiev où, dans un bureau, une femme en blouse blanche au visage inexpressif tirait le lait de ses seins au moyen d'une petite pompe, puis l'envoyait à la cuisine où l'infirmière de l'établissement, une brave femme du reste, lui servait une pleine écuelle de gruau d'avoine et veillait à ce qu'elle mangeât bien tout, jusqu'au dernier grain. Parfois, à la table d'Irina prenaient place une ou deux autres mères comme elle, et alors l'infirmière dispensait la même sévère attention à toutes ses convives. La bouillie avalée, il convenait de se promener deux ou trois heures dans le parc Mariinski situé de l'autre côté de la chaussée, en face de l'immeuble qui abritait, au sein d'un appartement tout à fait ordinaire hormis sa taille, cette entreprise privée fonctionnant un peu comme un centre de nutrition infantile, ou plutôt à l'inverse. En effet, dans cet endroit, c'était aux mères qu'on prenait le lait en échange d'une somme d'argent, qui par ailleurs suffisait à acheter du lait en poudre pour leurs propres enfants, à s'assurer une modeste existence au village, où la vie n'était pas chère, et à payer les trajets, aller et retour, jusqu'à Kiev.

Irina connaissait plusieurs mères célibataires dans le même cas.

– C'est pour des femmes de députés, lui avait dit un jour une certaine Nastia, de Bychev. Juste après les

couches, elles prennent des comprimés spéciaux, pour ne pas avoir de lait et garder une poitrine jeune, et à leurs nourrissons, c'est notre lait qu'elles donnent.

Irina l'avait crue. Elle ne pensait rien de mal de ces mères. Depuis toute petite, elle était incapable de penser du mal des gens, et même des gens vraiment mauvais. Tout ce qu'elle aurait aimé, c'était voir, ne fût-ce qu'une fois, le bébé qu'on nourrissait de son lait.

Mais ce jour-là, elle avait dû rester debout pendant plus d'une heure dans le minibus qui la ramenait chez elle. Peut-être cette longue station sans pouvoir s'asseoir ni redresser la tête l'avait-elle tant éprouvée qu'elle avait passé tout le trajet à s'apitoyer sur son sort et celui de sa fillette qui, bien qu'elle eût une maman bien vivante et en bonne santé, se voyait contrainte de rester toute la journée en compagnie de sa seule grand-mère.

Quand elle eut pleuré tout son saoul, Irina s'apaisa. Elle dîna. Puis, portant la main à sa poitrine, il lui sembla que ses seins, vidés trois heures plus tôt, se remplissaient de nouveau. Elle entra dans la chambre de sa mère, prit Iassia dans ses bras et l'approcha de ses mamelons. L'enfant se mit à téter avec une telle avidité qu'Irina en ressentit des picotements. Un sourire se dessina sur son visage.

– Prends donc garde à pas tant la cajoler, c'te pit-chotte ! dit sa mère. Autrement ils trouveront demain que t'as pas assez de lait, et ils te diront de plus revenir...

– Je vais manger encore un morceau avant de me coucher, répondit Irina, nullement fâchée par cette remarque.

Avant de se mettre au lit, elle engloutit un sandwich au lard et une dernière assiette de purée, puis délaya

dans une bassine un sachet de teinture vert bouteille pour tissu, qu'elle avait acheté à Kiev, et y mit à tremper son fichu d'angora gris. Pour que la couleur ne fût pas trop sombre, elle rajouta de l'eau.

8

*Kiev. Rue Reïtarskaïa. Appartement n° 10. Midi.*

Le matin, Veronika aimait revêtir sa tenue de ski. Celle-ci lui donnait un air si gracieux, une mine d'une telle fraîcheur, que l'idée même de gymnastique ou de séance à la salle de fitness éveillait un sourire ironique sur son joli minois. Ce jour-là, elle avait réussi à faire la grasse matinée jusqu'à dix heures et demie. Et maintenant qu'elle était bien réveillée, elle avait envie de consacrer un peu de son énergie aux travaux du ménage.

Comme elle venait de charger le linge sale dans la machine à laver, elle se rappela soudain la chemise de Semion. Elle ouvrit le hublot de plastique et tira le vêtement de son mari par une manche. La manche en question était plus ou moins propre, mais la seconde, c'était une autre affaire ! Veronika alla à la fenêtre, la chemise dans les mains, et examina attentivement la tache brune. Elle la huma, la frotta doucement de la pulpe des doigts, et peu à peu conçut la certitude qu'il s'agissait bien d'une tache de sang. Elle réfléchit un moment. Et les conclusions auxquelles elle parvint lui donnèrent des frissons. « Mieux vaut se faire à l'idée que son mari a une liaison que de découvrir, après douze ans de vie commune, qu'il est un assassin ! »

Elle replaça la chemise dans la machine, appuya sur le bouton marche et, songeuse, s'en fut à la cuisine.

L'appartement était silencieux. Semion avait été appelé de bon matin par son employeur régulier, Guennadi Ilitch, et il était parti aussitôt. La nuit passée, il n'avait pas quitté le lit. Même si c'était inconfortable, Veronika avait gardé jusqu'à l'aube la main crispée sur son épaule.

Comme elle était assise à la table de la cuisine, près de la fenêtre par laquelle on pouvait voir de légers flocons de neige se déposer à terre, le meurtre du pharmacien lui revint à l'esprit. « Et si j'interrogeais le voisin ? Il a peut-être d'autres informations ! Il lit les journaux, il regarde les nouvelles sur toutes les chaînes ! Si ça se trouve, on a déjà arrêté le meurtrier... »

Le thé au miel l'aidait à se détendre et atténuait son anxiété. Elle aurait pu rester ainsi des heures assise devant la fenêtre. Mais les questions, même non formulées, réclament des réponses pour vous laisser en paix. Autrement elles démangent et lancinent comme des piqûres de moustiques. Aussi Veronika se résolut-elle à sortir sur le palier et à sonner à la porte du voisin. Elle attendit trente secondes, puis rentra chez elle.

– C'est que le sort ne le veut pas ! conclut-elle.

Et aussitôt elle se prit à méditer sur le sort.

Or qu'est-ce que le sort ? Elle aurait eu mauvaise grâce à se plaindre du sien. Fille unique d'un pilote de l'armée et d'une prof de géographie. Toujours des montagnes de bonbons à la maison, de l'esturgeon à chaque repas, et un gros globe terrestre posé sur une console, que maman époussetait soigneusement de temps à autre. Un mariage stupide à dix-huit ans. Divorce au bout de six mois. Un second mariage, pas

du tout sot, celui-là, qui durait depuis treize ans. Dans l'intervalle, Semion était passé de vendeur de cassettes vidéo dans la rue Petrovka à patron d'une petite mais solide société de sécurité, spécialisée dans la protection de diverses réunions sérieuses et de manifestations festives à caractère corporatif. À dire vrai, c'était moins une société qu'une association entre deux vieux amis, Semion et Volodka, auxquels s'ajoutaient, en cas de besoin, trois ou quatre costauds de leur connaissance, généralement recrutés au pied levé. En quatre années de travail dans le domaine de la sécurité, Semion avait gagné assez d'argent pour acquérir un joli appartement rue Streletskaïa, en plein centre. Il n'avait pas besoin de bureau. Tout se décidait par téléphone.

Son principal commanditaire, Guennadi Ilitch, était député au Parlement, et par conséquent toute sa vie de représentant du peuple se résumait à des entretiens d'affaires et autres rencontres réclamant discrétion et protection rapprochée. Il connaissait Semion depuis longtemps, depuis l'époque de la rue Petrovka. Guennadi Ilitch répondait alors au sobriquet de Guena-Crocodile, et s'occupait de la collecte quotidienne d'argent auprès de la gent commerçante. « Tous, nous venons du peuple, enfants de famille ouvrière... » se plaisait quelquefois à chanter Guennadi Ilitch. Dans ces moments-là, Semion se rappelait sa place numéro 47, dans la troisième travée du marché. La ritournelle, tel un fruit de bardane, se détachait alors du député pour coller à Semion et lui titiller la langue jusqu'au soir. Il lui arrivait de la fredonner encore à son retour du travail, à l'instant où il franchissait la porte de l'appartement. Veronika, qui avait observé la régularité avec laquelle apparaissait

cette chanson dans « l'éther » domestique, se contentait d'en sourire.

Elle avait en son temps beaucoup appris, grâce à Semion, des péripéties de la vie commerçante. Quand il travaillait comme vendeur, Semion avait plus d'une fois été arrêté par la milice, et il avait su en profiter pour nouer quantité de relations utiles. Les simples sergents d'alors étaient devenus majors ou colonels, ils occupaient à présent des postes importants et traitaient Semion comme un ami de jeunesse, témoin de leur avancement et de leur réussite professionnelle. Le fruit du sort ? Bien entendu !

Veronika tressaillit. Elle se sentit tout à coup pénétrée de froid, projetée dans un abîme sans fond. Elle venait de se rappeler ce qui s'était passé sept ans plus tôt, et qui, selon la promesse de son psychologue, ne devait plus jamais lui revenir à la mémoire.

Désespérée, elle regarda un moment par la fenêtre les gros flocons de neige qui ne cessaient de tomber. Sans qu'elle en eût conscience, sa main droite se déplaça sur le dessus de table et vint buter contre la tasse encore emplie de thé. Dans l'instant, celle-ci vola par terre. Le bruit de la faïence brisée la tira de ses réflexions. Elle se retourna et jeta un coup d'œil aux tessons blancs qui jonchaient le sol. La soudaine sensation de froid qui lui avait glacé le cœur était à présent physique. Elle grelottait. Veronika s'en fut dans la chambre à coucher et chercha dans l'armoire un sweater norvégien, bien chaud, qu'elle enfila par-dessus son blouson de sport Adidas. Elle passa ensuite dans la salle de bains et s'emmitoufla dans le peignoir émeraude que Semion lui avait offert pour la dernière Saint-Valentin. Elle en serra étroitement la ceinture. Cette brève agitation

destinée à se réchauffer l'âme autant que le corps la ramena à la réalité.

Elle ramassa les plus gros débris avec les doigts, et usa d'une balayette pour recueillir le reste dans une pelle. Après quoi elle essuya par terre, puis décida de sortir sous la neige. Le blanc l'apaisait toujours, la faisait se sentir petite, curieuse et sans défense. Elle se rappelait comme elle avait peur de tout à l'âge de quatre ou cinq ans. Peur de rester seule au milieu des champs enneigés, quand elle allait avec ses parents visiter des amis, dans un village de la région de Kiev. Peur de s'approcher de la route sur laquelle d'énormes camions passaient dans un bruit d'enfer. Et le plus singulier était qu'elle aimait ce sentiment de peur, tout comme nombre d'enfants aiment les contes effrayants que l'on dit avant le coucher et qui les empêchent ensuite de s'abandonner au sommeil, les forcent à regarder sous leur lit ou bien à rester la lumière allumée pour que monstres et merveilles ne viennent pas envahir leur chambre.

Veronika quitta son peignoir émeraude pour passer un long manteau de fourrure, après avoir pris soin de s'enrouler autour du cou une écharpe de mohair.

La voici à présent qui longe le haut et puissant rempart défendant l'arrière du monastère Sainte-Sophie. Elle parvient à la rue Stretinskaïa, pousse jusqu'au passage Rylski, puis s'en retourne à son point de départ. Et ainsi trois ou quatre fois. C'est là l'itinéraire éprouvé des promenades apaisantes. Et s'il neige, et que Veronika marche le long de la haute enceinte blanche du monastère, alors le monde entier se réordonne. Son monde intérieur. L'autre monde n'est pas de son ressort.

Après la « disparition » de Mourik, la vie chez Dima était devenue plus lugubre que lugubre. Valia errait des journées entières à travers la ville, interrogeant les vieilles, omniprésentes dans les rues, pour savoir si elles n'avaient pas aperçu un chat gris égaré. Quant à Dima, elle le dépêchait plusieurs fois par jour en différents quartiers de Borispol, là où, d'après des rumeurs non vérifiées, on avait vu un gros matou correspondant à la description de l'animal. Toute la ville était déjà tapissée de l'avis de recherche montrant un portrait de Mourik et promettant une « forte récompense » à qui le trouverait. Valia avait repoussé de manière catégorique la proposition de son mari de se borner à une « récompense raisonnable ». Dima lui-même était fâché de s'être immiscé avec ses conseils dans cette ingrate affaire. Ingrate, puisque personne n'était en mesure de retrouver leur Mourik et de le leur rapporter. Ou plutôt, il était bien théoriquement possible qu'on retrouvât ses restes, mais il était fort douteux qu'une telle conclusion fût de nature à réjouir Valia.

De sorte que Dima attendait patiemment que le cœur de sa femme s'apaisât. Il allait comme à l'habitude à son travail, assurait le contrôle olfactif des bagages en partance ou fraîchement débarqués, surveillait l'humeur de Chamil. Mais quand il rentrait chez lui, c'était pour replonger dans une atmosphère de malheur sans fin. Devançant la prière de sa femme, il déclarait lui-même d'emblée : « Bien, je m'en vais à la recherche de Mourik ! », et allait se réfugier dans son garage où il s'était aménagé un coin confortable entre

le mur du fond et sa vieille BMW. Il y avait même installé un radiateur à spirale pour avoir plus chaud.

C'est là, au garage, que le trouvèrent Boris et Génia. Tout d'abord, ils étaient passés à la maison. Valia leur avait appris que Dima était parti à la recherche du chat. Les deux hommes avaient l'esprit vif, et en sortant de la cour, ils s'étaient rendus tout droit au local.

– Écoute, c'est la totale ! lança Boris d'un ton agité, quand tout le monde eut trouvé place près du radiateur. Il est resté trois jours sans rentrer chez lui !

– Qui ça ? demanda Dima, dont l'esprit était principalement occupé par son chat « disparu ».

– Mais le type à vélo de l'autre jour ! lâcha Boris. Sa femme était au bord de la crise de nerfs ! Trois jours de suite, je suis allé à son adresse pour lui rapporter sa convocation, trois fois j'ai passé mon temps à essayer de la rassurer. Peut-être qu'il se planque, je lui disais, pour pas recevoir cette lettre ! Et ce matin, le voilà qui rentre chez lui, maigre comme un clou !

– Il n'était déjà pas bien gros quand on l'a vu ! rappela Dima.

– Eh bien il avait encore maigri. On aurait cru qu'il revenait de Büchenwald, une vraie tête de mort ! Et tu sais pas ce qu'il lui a raconté ? Qu'il était allé à vélo à Tchernigov voir son neveu !

– Mais pourquoi ? demanda Dima.

– Moi aussi, c'est ce que je lui ai posé comme question : pourquoi ? Il a haussé les épaules !

– Mm... non... fit Génia, qui jusqu'alors était resté silencieux. Il a parlé ensuite de quelque chose comme un défaut de fatigue... Il a dit qu'il s'était senti un trop-plein d'énergie dans le corps, et que du coup, il avait décidé de se taper un trajet bien long...

– On s'en jette un ? proposa Dima.

Boris secoua négativement la tête, mais Génia hocha la sienne avec enthousiasme.

Sur le tabouret, jouant le rôle de guéridon, Dima posa une assiette de concombres en saumure, puis il remplit deux petits verres. Mais avant de boire, il se plaignit de sa femme, que la perte de son chat rendait folle.

– Ça lui passera ! voulut le rassurer Boris.

– Mais quand ? Moi, je n'en peux plus ! Toute la baraque est en deuil, comme si on avait cinq macchabées dans chaque pièce en attente d'être pleurés.

– Dans ce cas, dégote-lui un autre chat tout pareil, ricana Boris. Et fais-le passer pour votre Mourik ! Après tout, il n'avait rien de particulier, ce greffier, il était gris ! Des comme ça, il en court des centaines par les rues...

– Son cœur lui soufflera que ce n'est pas le bon, objecta Dima, exprimant tout haut ses doutes.

– Son cœur ? Mais c'est des blagues tout ça ! Les gonzesses inventent ces trucs-là pour avoir l'air meilleures que les bonshommes ! Alors qu'en réalité...

Génia n'acheva pas. Il empoigna son verre et le vida d'un trait. Après quoi il croqua bruyamment un concombre.

– C'est bon, assez parlé des chats ! s'exclama Boris, résolu à changer de sujet. Tu as trouvé un toubib ?

Son regard plongea dans les yeux de Dima.

– Un toubib ? Quel toubib ? ! C'est un chat que je cherche...

– Tu commences à me courir avec ton chat. Trouvons un médecin. Ou un pharmacien ! Les pharmaciens s'y connaissent mieux en ampoules.

– Écoute ce que tu vas faire ! (Génia avait levé l’index pour attirer l’attention.) Tu prends une ampoule et tu entres avec dans une pharmacie. Tu dis que tu l’as trouvée et que tu sais pas ce que c’est !

– Ben, tu peux bien faire ça toi-même ! répondit le propriétaire des lieux. Pourquoi je devrais, moi, courir les pharmacies ?

– C’est vrai, renchérit Boris en lissant ses moustaches, les yeux fixés sur Génia. Tu n’as qu’à t’en occuper !

– D’accord, acquiesça l’autre après une brève hésitation. Filez-moi trois ampoules, et je... j’irai, quoi.

Dima sortit trois ampoules de la mallette en plastique appuyée contre le mur. Génia les fourra dans la poche de sa veste, salua d’un signe de tête, et sortit.

Boris et Dima échangèrent un regard.

– Qu’est-ce qui lui prend, il s’est vexé ? demanda Dima.

Boris leva la main en signe d’ignorance.

– Sers-moi un verre, à moi aussi, demanda-t-il.

Dima obtempéra.

– Il fallait boire avec nous, on aurait été trois à trinquer.

– Je ne bois plus à trois, déclara Boris d’une voix sombre. Boire à trois, c’est le second signe qui trahit l’alcoolisme.

– Et quel est le premier ?...

– Le premier ? C’est de boire en solitaire... Tu sais, je m’en fous de ce qu’elles contiennent, ces ampoules, drogue ou bien remède contre le cancer. Le seul truc qui compte, c’est de bien les vendre, confia le moustachu après avoir vidé sa vodka. Je pourrai alors envoyer ma fille à l’université privée. Quant à toi, vraiment,

trouve-toi un autre chat à peu près pareil, roule-le bien dans la boue et ramène-le chez toi. Tu n'auras qu'à dire qu'il était allé courir la gueuse, et qu'il ne se ressemble plus... Elle se calmera, tu verras ! Et puis c'est pas d'un chat qu'elle a besoin, c'est d'un gosse !

– Ça, c'est notre affaire ! protesta Dima, prêt à prendre la défense de sa femme.

– Bien sûr que c'est votre affaire, acquiesça Boris en se levant du tabouret de bois rudimentaire sur lequel il était assis. Mais la mallette, c'est la nôtre. Et mieux vaudrait conclure cette affaire-là au plus vite !



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Traduit avec le concours  
du Centre national du Livre

Titre original : *Nočnoj Moločnik*

© 2009 by Andreï Kourkov and Diogenes Verlag AG Zürich  
© Éditions Liana Levi, 2009, pour la traduction française

© Éditions Liana Levi, 2017

Couverture : D. Hoch  
Photo : © Getty Images/Catherine Ledner

Cette édition électronique du livre *Laitier de nuit* d'Andreï Kourkov  
a été réalisée en avril 2022

par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0629-1)

ISBN ePDF: 979-10-349-0631-4